

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

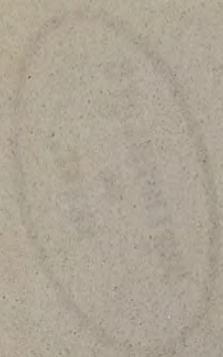


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTION NAIRE



LIBRETE, EGALITE

FRATERNITE

LES
DEUX PRISONNIERS,

OU

LA FAMEUSE JOURNÉE,
DRAME HISTORIQUE ET LYRIQUE
EN TROIS ACTES,

Dédié à HENRI MASERS DE LATUDE,

Par JOSEPH MARTIN

Prix 30 sous.



A PARIS,

Chez l'Auteur, rue Montmartre, N^o. 5, près le Boulevard;
Et chez DENNÉ, Libraire, au Palais - Royal, près le
Passage du Peron, en face de la rue Vivienne.

1 7 9 2.

A V E R T I S S E M E N T.

LES Livres dans lesquels j'ai dû naturellement puiser, en composant cette Piece, sont les Mémoires de M. de Latude, l'Ouvrage de M. Linguet sur la Bastille, les Lettres de Cachet, les Prisons d'Etat par Mirabeau, et la Brochure dans laquelle M. Dusaulx a tracé, avec autant d'énergie que de précision, les grands événemens qui ont décidé la Révolution. Voilà mes guides; je me fais gloire de les nommer, et j'ai souvent emprunté leur langage, en vertu du privilége que les Historiens et les Auteurs dramatiques ont d'employer les matériaux analogues aux sujets qu'ils traitent.

la Scène les événemens si extraordinaires de votre vie.

La difficulté d'amener un dénouement qui termina vos malheurs , à la satisfaction des spectateurs , étoit encore bien grande à surmonter. Pour y parvenir , voici comment j'ai raisonné : --- Il est de fait que vous vous êtes évadé de la Bastille ; --- il est de fait que vos persécuteurs vous ont fait ensuite reprendre ; --- il est de fait que l'on compte , parmi ceux qui ont le plus contribué à la Révolution , ceux-là mêmes qui sont parvenus à vous faire recouvrer votre liberté ; --- il est de fait que , le lendemain de la prise de la Bastille , on y trouva votre échelle de corde qui vous fut rendue par ordre de la Municipalité ; --- il est de fait , enfin , que vous n'avez goûté de consolation , sans mélange d'amertume , que depuis la fuite honteuse des despotes , qui , heureusement pour nous , portent leurs principes atroces et leur rage impuissante hors du Royaume. Ainsi , Monsieur , d'après cette connexion

d'idées , ne voyant plus en vous que le premier héros de la liberté , le premier vainqueur de la Bastille , j'ai pu , j'ai dû , pour produire de l'effet au théâtre , tout sacrifier à cette seule pensée. En contribuant à délivrer la Nation du joug de ses tyrans , vous brisez pour jamais les chaînes dont vous avoient surchargé vos bourreaux. L'imagination saisit , avec avidité , cette attitude fière et menaçante qui peint tout à la fois , et ce que vous avez fait , et ce que vous n'auriez pas manqué de faire , si vous vous fussiez trouvé dans toutes les circonstances où je vous ai placé.

En me lisant , en analysant le caractère de Julie , vous retrouverez celui de votre digne et respectable amie. Oui , c'est elle , c'est Mme. Legros qui m'a inspiré ce langage de la vertu , ces pensées consolantes qui , tempérant vos souffrances , ont pour l'ame un attrait , un charme inexprimable qu'il est si doux de partager. Ah ! Monsieur , si , pour fruit de mon travail , j'obtiens votre approbation et la sienne,

*si quelques fois je suis présent à votre pensée ;
si j'inspire à ceux qui n'ont pas lu vos Mé-
moires l'envie de les connoître ; et si , dans
l'émotion de quelques souvenirs agréables, vous
répandez une seule larme de plaisir , ah ! sans
doute , je suis trop récompensé !*

M A R T I N.

Paris, le 20 Janvier 1792.

PRÉFACE.

LES moyens employés par le chevalier de Latude pour s'évader de la Bastille, sont connus de tous ceux qui ont lu ses Mémoires. Il est, pour ainsi dire, le seul de tous les prisonniers, qui ont été enfermés dans cette célèbre forteresse, sur qui la France ait, dans ces derniers tems, fixé les yeux, avec surprise et admiration. De toutes parts, il a reçu des hommages et des couronnes; honorables mais foibles dédommagemens de ses longues souffrances. Exposer son caractère à la vénération publique; déployer l'énergie de son ame; voilà quel a été mon but en composant cet Ouvrage. Pour faire mieux ressortir mon Héros, et amener des contrastes, je mets en scène avec lui son compagnon d'infortune, lequel je suppose charmer les ennuis de sa captivité, par l'étude de la peinture, et profiter de toutes les consolations que le Major du Château se plaisoit à lui procurer. --- Je suppose encore que Julie, âgée de seize ans, est fille du Capitaine-commandant la Compagnie de Bas-Officiers Invalides pour la garde du Château de la Bastille, et qu'elle est sur le point d'épouser le Major,

Ainsi, les cinq personnages principaux , savoir , les deux Prisonniers , le Major , le Capitaine-Commandant et Julie , sont , sans cesse , en opposition avec les autres interlocuteurs.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher, a dit le Législateur du Parnasse ; et c'est en vertu de ce précepte qu'il est permis aux Poètes d'intervertir l'ordre des tems , de rapprocher les événemens , de les tronquer même à leur gré. On sait avec quel avantage les Anciens , sans parler des Modernes , ont mis à profit cette licence poétique , à laquelle nous devons les Amours d'Énée et de Didon , et tant d'autres chefs-d'œuvres de l'antiquité. Cependant , pour faire un bon ouvrage ,

- « Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
- » Que le début , la fin , répondent au milieu ;
- » Que , d'un art délicat , les pieces assorties ,
- » N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ».

Scrupuleux observateur de cette loi , je m'écarte peu des faits connus pour avoir précédés *la fameuse journée du 14 Juillet 1789*. Seulement j'accumule ces faits pour les restreindre à la règle des vingt-quatre heures dont il n'est pas permis de s'écarter au théâtre ; et , si M. de Latude se fut évadé de la Bastille le 13 Juillet 1789 , au
lieu

lieu du 25 Février 1756, il étoit possible qu'il lui arrivât ce que j'ai supposé, à son égard, dans les deux derniers actes de mon Drame. En cela il ressemble à tous les Héros de Tragédie, lesquels agissent et parlent au gré de l'Auteur; ce qui est de toute nécessité, car l'Auteur, en les adoptant, et entreprenant de développer leur caractère, s'impose la loi de les représenter, non seulement tels qu'ils ont été, mais encore tels qu'ils se seroient montrés dans telles ou telles circonstances données : et voilà, sans contredit, ce qui apporte un grand charme aux fictions poétiques. Or, pour trouver grace auprès des censeurs les plus rigides, lorsqu'il s'agit de signaler, de célébrer la fameuse journée du 14 Juillet 1789, sans doute il suffit de bien choisir ses personnages et de les soumettre aux événemens qui sont réellement arrivés; observant, toutes fois, que les rapprochemens soient ménagés de manière à produire de l'effet, sans nuire à la régularité de la fable. J'ai donc lieu d'espérer que le Spectateur se prêtera d'autant plus volontiers à l'illusion, que, sans avoir pu le prévoir d'abord, il jouira d'une suite de tableaux variés et attachans, dont l'enchaînement et l'ensemble peuvent assurer, en quelque sorte, le succès de l'ouvrage.

Ce succès est fondé d'ailleurs, 1.^o sur ce que, relativement à la prise de la Bastille, il n'a été, jusqu'à présent, mis en musique qu'un assemblage de versets de l'Ecriture Sainte, plus analogues à une victoire quelconque, remportée par les Israélites, qu'au triomphe des Parisiens en 1789 : 2.^o sur ce, qu'en rappelant, d'une manière simple et dégagée de tout esprit de parti, l'événement qui a décidé la Révolution, c'est le plus sûr moyen de réunir tous les suffrages. En retraçant cet événement à jamais mémorable, telles qu'en puissent être les suites, j'ai écarté les scènes d'horreur et autres détails sinistres, dont sont remplis plusieurs ouvrages dramatiques, relatifs aux choses étonnantes qui se passent sous nos yeux. De plus, j'ai embelli mon sujet, en développant l'amour du Major pour Julie, qui se trouve dans une position à intéresser vivement ; ce qui parle à tous les cœurs sensibles, et rend la pièce, pour ainsi dire, indépendante des circonstances. Ainsi, j'occupe le spectateur de sentimens tendres et délicats, de manière à ne présenter que la nature peinte en beau, *la nature choisie*, suivant l'expression d'Aristote, et telle qu'on ne doit jamais se permettre de la présenter autrement au théâtre ; c'est sans doute le moyen de plaire aux gens de goût, et même à

la multitude , qui finit par se lasser des panto-
mimes de siege , et autres accessoires , dont il
faut être très-sobre , pour obtenir un succès
durable. Que , si je n'ai pas réussi à faire une
piece au moins passable , je regretterai de m'être
trompé dans l'arrangement du sujet , mais je
resterai convaincu qu'un maître habile peut en
tirer un très-grand parti , et c'est alors ce que
je souhaite.

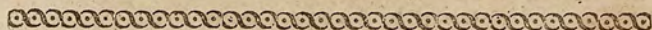
PERSONNAGES.

Le CH. DE LATUDE, } Prisonniers à la Bastille.
D'ALÈGRE, }
Le MAJOR de la Bastille.
Le CAPITAINE-COMMANDANT la Compagnie des
Bas-Officiers Invalides pour la garde du Châ-
teau de la Bastille.
JULIE, fille du Capitaine.
M. DE SAINT-YON, Commandeur de Malthe,
retiré à la campagne.
Le PERE DUCHÊNE, Aubergiste.
M. DE LA PINTÉ, Cabaretier.
TOINETTE, Fille aînée du Pere Duchêne, mariée
à M. de La Pinte.
SUZON, Sœur de Toinette.
DRAGON, Porte-Clef, Geolier à la Bastille.
Cavaliers de Maréchaussée.
Soldats de différens Régimens.
Paysans et Paysannes.

*Au premier Acte, la scène se passe dans l'in-
térieur de la Bastille; au second et au troi-
sième, le Théâtre représente la campagne à
un quart de lieue de Paris, sur la route de
Vincennes.*



LES
DEUX PRISONNIERS,
OU
LA FAMEUSE JOURNÉE.



ACTE PREMIER.

Ouverture d'un genre noble et sévère, terminée
par la ritournelle du Duo qui commence la
pièce.

(*Le Théâtre représente l'intérieur de la chambre
des deux Prisonniers, telle que M. de Latude
la dépeint dans ses Mémoires, et telle que
tout Paris l'a vue en Juillet 1789, après la
prise de la Bastille.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE LATUDE, D'ALÈGRE.

(LE CH. DE LATUDE , debout , à côté de la cheminée , tient une échelle de corde qu'il arrange , tandis que d'Alègre est dans la cheminée , occupé à détacher des barreaux de fer.)

D U O.

LE CH. DE LATUDE.

Craignons d'être surpris,
Redoublons de courage,
Songeons bien que de notre ouvrage
La liberté sera le prix.
(Il va regarder dans la cheminée et chante ,
à demi-voix , à son ami.)
La fortune à nos vœux rébelle
Cesse de nous persécuter :
Notre courage a vaincu la cruelle,
Ami , je n'en puis plus douter.
Hâte-toi de descendre.

D'ALÈGRE.

Je t'entends bien , mais toi , peux-tu m'entendre ?

LE CH. DE LATUDE.

Oui , oui , j'entends , hâte-toi de descendre ;
Terminons nos travaux.

D'ALÈGRE.

Puisque tu peux m'entendre ,
Tiens , voici les barreaux :
Bientôt je vais descendre
Terminer nos travaux.

LE CH. DE LATUDE.

Bon , je tiens les barreaux ,
Et maintenant tu peux descendre.
(Il cache les barreaux dans une trappe.)

D'ALÈGRE chante en descendant :

Craignons d'être surpris,
Redoublons de courage,
Songeons bien que de notre ouvrage
La liberté sera le prix.

(Ensemble , sur l'avant-scène , en se serrant la main.)

La fortune à nos vœux rébelle,
Cesse de nous persécuter.
Notre courage a vaincu la cruelle,
Ami, je n'en puis plus douter.

LE CH. DE LATUDE.

Pour nous, demain, quelle journée !

D'ALÈGRE.

Dans douze heures, demain matin,
Quel sera notre heureux destin !

LE CH. DE LATUDE monte dans la cheminée, tenant
en main le commencement de l'échelle de corde qui
se déroule au fur et à mesure qu'il monte.

Pour hâter notre destinée
A mon tour, dans la cheminée,
Je vais préparer ce qu'il faut,
Attacher cette échelle en haut.

D'ALÈGRE, déroulant l'échelle, suit son ami, de l'œil,
dans la cheminée, et chante :

Attache - la bien à la grille
Que tu trouveras tout en haut,
Où j'ai préparé ce qu'il faut.

(Se parlant à lui-même , du ton le plus satisfait ,)

Je crois être déjà bien loin de la Bastille.

LE CH. DE LATUDE.

Cher ami, je suis tout en haut,
Où j'ai trouvé ce qu'il me faut.

D'ALÈGRE.

Fort bien ! nous, songeons au bagage,
Rangeons notre petit ménage;
Surtout craignons d'être surpris,
Redoublon de courage
Songeons bien que de notre ouvrage
La liberté sera le prix.

(Il va crier , à son ami , dans la cheminée.)
Hâte-toi de descendre.

(Il écoute , et , n'entendant rien , il chante très-haut.)
Latude, tu m'entends !

LE CH. DE LATUDE.

Oui , je me hâte de descendre ,
Parlant si haut , crains de te faire entendre.

D'ALÈGRE.

À demi-mot ; je comprends ,
En silence je t'attends.

Tandis que d'Alègre achève de fermer un petit porte-manteau de cuir , l'Orchestre lui reproche d'avoir parlé trop haut , jouant , à demi-jeu , le principal motif du Duo Craignez d'être surpris. . . . , &c. Le Chev. de Latude étant descendu , les deux amis se rejoignent pour chanter ensemble , à demi-voix , sur l'avant-scène :

La fortune à nos vœux rébelle
Cesse de nous persécuter ;
Notre courage a vaincu la cruelle ,
Ami , je n'en puis plus douter.

LE CH. DE LATUDE.

Eh bien , mon cher d'Alègre , me diras-tu encore que je suis un visionnaire ?

D'ALÈGRE.

Non , sans doute , ~~Mon ami~~ ; et , au moment de te devoir ma liberté , je t'avoue que j'ai à me reprocher d'avoir pensé , long - tems , que le projet de nous échapper , ne pouvoit être que le fruit du délire de ton imagination.

LE CH. DE LATUDE.

Mon ami , c'est le génie qui crée , et nous avons celui que donne le désespoir. Rappelle-toi ce jour où , fixant tes regards , pour la première fois , sur cette malle , je te dis qu'elle contenoit tout ce qu'il nous falloit pour venir à bout de notre entreprise.

D'ALÈGRE.

Il est vrai , et je conviens qu'alors je ne concevois pas , qu'avec nos vêtemens , et en

soustrayant quelques morceaux du bois que l'on nous donne l'hiver, pour nous chauffer, nous parviendrions jamais à faire, en moins de deux ans, les outils et les quatorze cents pieds de corde dont nous avons besoin. En vérité, quand je réfléchis à tous les obstacles qu'il nous a fallu vaincre, je crois encore rêver; mais nous pouvons être tranquilles; compas, règle, moufles, dévidoir, tout, jusqu'à notre chandelier de fer, métamorphosé en scie, j'ai tout rangé entre les deux planchers, dans notre impénétrable magasin; et, vienne qui voudra, de la journée, nous serons assez heureux, j'espère, pour tromper, jusqu'au bout, la surveillance de nos Argus.

LE CH. DE LATUDE.

Voilà l'heure, à peu près, à laquelle le Major vient nous faire, chaque jour, sa visite et te donner ta leçon de peinture; finis le portrait de Julie que tu lui as promis pour ce soir; moi, je vais arranger les papiers que je veux emporter.

(*D'Alègre se met à peindre, tandis que le Ch. de Latude, assis, feuille dans le tiroir d'une table, et tire, de sa poche, des papiers qu'il rassemble et met en ordre dans un porte-feuille.*)

D'ALÈGRE débite ce qui suit très-lentement :

Ce bon Major, comme son ame est compatissante! Si nous l'avions toujours eu pour consolateur, peut-être n'eussions-nous jamais songé à rompre nos fers Toujours avec les prisonniers, il ne s'occupe que de calmer leur douleur. Dès qu'il apprend les nôtres, il nous promet ses soins; et, selon son usage, il tient encore plus qu'il ne promet. Quand il parle, sa voix semble ouvrir un passage à son cœur !

J'en conviens ; mais, tels adoucissèmens que l'on apporte à sa captivité , l'amour de la liberté ne meurt jamais dans le cœur de l'homme. Quel triomphe de surmonter tous les obstacles que nos tyrans ont multipliés , pour nous enterrer vivans dans ce séjour d'horreur ! Eh quoi , sentir que l'on a sur sa tête ou sous ses pieds un être malheureux , à qui l'on pourroit donner , ou de qui l'on pourroit recevoir du soulagement ; l'entendre marcher , soupirer ; penser qu'on n'en est éloigné que d'une demi-toise ; combiner sans cesse le plaisir de franchir cet espace et l'impossibilité d'y réussir ; avoir également à s'affliger , et du fracas qui annonce un nouveau venu , condamné à partager vos fers , sans les alléger , et du silence de ces cachots , qui vous avertit qu'un des compagnons de votre misère a été plus fortuné que vous , c'est un tourment dont on ne peut pas se former d'idée. Eh ! quand , en parcourant ces papiers , je me rappelle ceux dont , autrefois , les caractères teints de mon sang n'ont pu attendrir mes bourreaux , ah !.... chaque palpitation de mon cœur redevient un supplice !

Air de fureur.

Ici la nuit sert des tyrans heureux !
 La haine est le plaisir des dieux !
 La force enchaîne le génie !
 Ici l'on meurt sans sortir de la vie ;
 O Bastille exécration !..... Oui , que des conjurés
 Enfoncent tes cachots par le fer assurés !
 Qu'ils renversent sur toi tes affreuses murailles ,
 Que l'enfer aggrandi s'ouvre par tes entrailles ,
 Que le ciel en courroux , allumé par mes vœux ,
 Sur toi fasse pleuvoir un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux , voir tomber cette foudre ;

Voir tes canons en cendre et tes soldats en poudre,
Ton dernier Gouverneur à son dernier soupir,
Moi seul en être cause et mourir de plaisir.*

SCENE II.

LE MAJOR, les Précédens.

LE MAJOR.

EH quoi ! mon pauvre Latude, toujours de la fureur et des cris de rage !

D'ALÈGRE, *quittant précipitamment ses pinceaux, s'avance, et dit, en balbutiant :*

Comment, Monsieur, vous, vous auriez entendu.....

LE MAJOR.

Oui, mon ami, et, sans doute, il vaut mieux que ce soit moi que M. le Gouverneur, car, alors, cette imprudence eût pu vous coûter cher. (*Au Ch. de Latude :*) Vous le savez, une grande partie de vos malheurs vient de l'avoir souvent insulté.

LE CH. DE LATUDE, *avec fierté :*

Insulté !

LE MAJOR.

Oui, Monsieur, insulté. Il ne m'appartient pas de décider s'il a des torts envers vous ; s'il n'aigrit pas vos ennemis pour assouvir ses

* A quelques changemens près, nécessités par le rythme musical, cette parodie de Camille est la même que celle trouvée, lors du sac de la Bastille, dans le dos d'un fauteuil où M. Manuel avoit caché ces vers, en 1786.

mon ami

vengeances personnelles : je dirai plus , peut-être il abuse de son crédit pour vous faire oublier dans ce séjour ; mais votre sort y est entre ses mains ; d'un mot , il peut vous replonger dans d'horribles cachots , vous priver pour jamais de la société d'un ami qui gémiroit en vain de ne pouvoir plus confondre son infortune avec la vôtre. Allons, ~~Chevalier~~, de la douceur , de la prudence au moins..... Que l'âge , que le tems calment cette effervescence , ce feu d'une ame active et brûlante..... Hélas ! peut-être , si vous n'aviez été qu'un homme ordinaire , une grande félicité seroit votre partage !

D'ALÈGRE.

Ah ! Monsieur , mon bienfaiteur , mon pere , vous , à qui nous avons l'obligation d'avoir été réunis , d'avoir tari nos larmes en les répandant dans votre sein , ah ! promettez-nous.....

LE MAJOR , *vivement , et coupant la parole à d'Alègre :*

Lecture

Mes amis , c'est là , oui , c'est dans mon cœur qu'il faut déposer toutes vos haines , tous vos ressentimens ; vous , surtout , mon cher ~~Chevalier~~, dont l'ame est aigrie par trente-cinq ans de souffrances et de captivité. Je conçois , mes amis , que , pour des ames fieres et actives comme les vôtres , le sentiment de l'injustice révolte , l'occupation est un besoin et l'attente un supplice. Mais parlons d'objets moins lugubres.....
..... (*Il se fait un moment de silence pendant lequel le Major se promene dans la chambre , et prend en main un flageolet , qui est sur la table du Chevalier.*) Je l'avoue , ~~Chevalier~~, je ne vois jamais , sans émotion , ce monument de votre industrie. En effet , qui croiroit qu'un chétif morceau de sureau , trouvé , par hasard ,

dans la paille d'un malheureux prisonnier , ait
pu être métamorphosé en instrument aussi par-
fait ?

LE CH. DE LATUDE.

C'est le fruit ds plusieurs mois de travail et
d'essais. Depuis que je le possède , il ne m'a pas
quitté. J'aurai soin , qu'après m'avoir aidé à
supporter mon existence , il soit déposé , à ma
mort , entre les mains d'un homme libre , oui ,
d'un digne apôtre de la liberté. Placé , un jour ,
dans un de ses temples , puisse-t-il , avec tant
d'autres monumens du despotisme , en retracer
tous les attentats !

LE MAJOR.

Encore , cher Chevalier , allons , allons :

T R I O.

LE MAJOR.

Que la musique et la peinture
Soient vos passe-tems les plus doux !
Par leur secours , imitant la nature ,
L'univers est à nous.
Sans la musique et la peinture
Aucun plaisir n'existeroit pour vous.

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Sans la musique et la peinture
Aucun plaisir n'existeroit pour nous !
Par leur secours , imitant la nature ,
L'univers est à vous.

(Tous trois.)

Oui , la musique et la peinture
Sont nos passe-tems les plus doux.

LE MAJOR , *prenant en main le flageolet du Ch. de Latude.*

Ce flageolet pour vous est une jouissance.
Il charme vos ennuis ,
Il embellit votre existence ;
Il calme vos chagrins , dissipe vos soucis.

LE CH. DE LATUDE, *prenant son flageolet des mains du Major, dit avec émotion :*

Sans doute je lui dois plus d'une jouissance.

(*Tous trois.*)

Vos

Il charme mes ennuis,

Ses

Votre

Il embellit mon existence,

Son

Vos

Vos

Il calme mes chagrins, dissipe mes soucis.

Ses

Ses

(*Le Ch. de Latude joue un instant de son flageolet. Le Major et d'Alègre l'écoutent avec l'air du plaisir et de la plus vive satisfaction.*)

LE MAJOR.

Bravo ! c'est à merveille : et vous, mon cher Elève,
Notre charmant portrait
Ce soir sera-t-il fait ?

D'ALÈGRE.

A l'instant je l'achève.

LE MAJOR, *examinant le portrait.*

Fort bien, j'en suis content,
Il est très-ressemblant.

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Vous devez en être content,
Il me paroît bien ressemblant.

LE MAJOR.

Oui, j'en suis très-content,
Il est bien ressemblant.

Ainsi, grace aux beaux Arts, à la Philosophie,
On peut mettre à profit chaque instant de sa vie.

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Ainsi, grace aux beaux Arts, à la Philosophie,
Je veux mettre à profit chaque instant de ma vie.

LE MAJOR.

Oubliez à jamais ce qui fit vos tourmens,
Et que de l'amitié les doux épanchemens
Occupent tous vos momens !

LE CH. DE LATUDE. D'ALÈGRE.

Oublions à jamais ce qui fit nos tourmens,
Et que de l'amitié les doux épanchemens
Occupent tous nos momens !

(Ensemble, en trio.)

Que la musique et la peinture
Soient nos passe-tems les plus doux !
Par leur secours, imitant la nature,
L'univers est à nous.

LE MAJOR.

Plus je considère ce portrait , moins je conçois
que , d'après une copie , vous ayez pu saisir
aussi parfaitement , non seulement les traits de
Julie , mais c'est que voilà bien ses graces tou-
chantes et naïves , son maintien , son attitude !

D'ALÈGRE.

Eh ! Comment ne pas saisir ce regard , ce
sourire aimable , cet ensemble de perfections
si rares et si vraies !

LE MAJOR , *retouchant un peu le portrait :*

Ah ! que ne puis-je peindre aussi le son de
cette voix enchanteresse qui pénètre jusqu'à
l'âme , et la ravit d'autant plus que toujours
elle fait entendre les accens de la vertu ! Oui ,
mes amis , les accens de la vertu ; c'est bien là
ce que jamais femme n'exprima comme elle !
(*Il quitte le pinceau , prend la tabatiere sur
laquelle est le portrait qui a servi de modele à
d'Alègre. Après avoir , un instant , comparé
les deux portraits , il imprime ses lèvres sur le
couvercle de la boîte , soupire ; puis , regardant*

amoureusement la miniature , il s'écrie avec enthousiasme , en avançant sur le bord du théâtre.....) La voilà donc celle à qui je vais consacrer ma vie ! voilà cette bouche divine qui , demain , prononcera le serment de me rendre à jamais heureux !

LE CH. DE LATUDE ET D'ALÈGRE.

Demain !

LE MAJOR.

Pardon , mes bons amis , mais la crainte de vous affliger m'a fait différer , jusqu'à ce moment , à vous instruire que mon mariage ne pouvant se célébrer ici ; dès ce soir , le Capitaine , sa fille et moi , nous partons ; nous allons à la campagne , chez un ami du Capitaine , et , dans trois jours , vous me reverrez le plus fortuné des époux.

LE CH. DE LATUDE.

Mais vous ne deviez , ce me semble.....

LE MAJOR.

Oui , j'avois craint que les suites de la maladie de Julie ne nous forçassent à différer ; heureusement sa santé est entièrement rétablie. (*Avec gaité.*) Croyez-vous que j'ai presque la foiblesse de regarder l'événement de cette convalescence , comme une suite de ceux qu'il semble être dans l'ordre des choses de ne m'arriver que précisément à l'époque où nous nous trouvons.

LE CH. DE LATUDE.

Comment ?

LE MAJOR.

Je suis né le 14 Juillet , entré au service à 14 ans , le même jour. J'ai été blessé dans deux batailles , nommé à différens grades , toujours le

le 14 Juillet. En entrant ici, j'ai reçu, suivant l'usage, la croix de Saint Louis; c'étoit encore un 14 Juillet, jour auquel je vous vis pour la première fois. Enfin, demain, j'aurai 30 ans, Julie en aura 16, et nous choisissons, avec raison, une époque qui s'annonce pour nous sous de si heureux auspices; mais, bon! voici le Capitaine.

SCENE III.

LE CAPITAINE, les Précédens.

LE MAJOR.

EH bien! Capitaine, avez-vous pris congé de M. le Gouverneur? Nous permet-il de conduire nos deux Philosophes sur les tours? Vous savez que nous leur avons promis, qu'avant de les quitter, nous leur montrerions ce valon, cet asile délicieux, ce Temple où je vais jurer, au nom du ciel, de vous respecter, de vous chérir toujours comme un pere, et comme ayant donné le jour à ce qu'il y a dans le monde de plus parfait.

LE CAPITAINE.

Oui, mon fils, mon cher fils, M. le Gouverneur permet que nous allions promener sur les tours avant de partir. D'abord, il m'avoit refusé, mais ma fille que je lui présentai, comme votre future épouse, ayant insisté; je n'ai rien à refuser, dit-il, aux prieres de la belle Julie.....

D

LE MAJOR, *l'interrompant* :

Je le crois , et qui pourroit lui rien refuser !

LE CAPITAINE.

Elle nous attend ici près sur le bastion du jardin où je l'ai laissée, pinçant de la guitarre; Mais le jour commence à baisser : voici bientôt l'heure de la retraite et le moment de notre départ. Hâtons-nous donc, mon Gendre, de monter sur les tours et de jouir agréablement du peu d'instans que nous avons à y rester avec nos bons amis. (*Il donne la main aux deux prisonniers pour sortir avec eux.*)

SCENE IV.

JULIE, *que l'on ne voit point*, les Précédens.

(*Le Major ouvrant la porte de la chambre , on entend chanter Julie. L'Orchestre, trop éloigné pour la bien accompagner, se tait ; mais il est suppléé par une harpe et un violon, cachés dans la coulisse, auprès de Julie.*)

ROMANCE.

JULIE, *sans être vue.*

QUELLE injustice,
Et quel supplice !
Ici, sont confondus
Le crime et les vertus.
Ils souffrent mêmes peines.
Ils portent mêmes chaînes.
Séjour de la douleur !
Pour eux plus de bonheur !
Quelle injustice,
Et quel supplice !

(Le Chevalier de Latude et le Capitaine expriment, en pantomime, l'impression que produisent sur eux les paroles de ce couplet, tandis que le Major et d'Alègre contemplent, avec admiration, l'un le portrait de Julie en miniature, l'autre le tableau qui est sur le chevalet. A peine le couplet fini, ils sortent tous quatre, en se faisant signe qu'ils entendront mieux dans l'escalier, et qu'ils la verront de dessus les tours.)

SCENE V.

JULIE, sans être vue, DRAGON.

2^d. Couplet.

CES tours horribles
Inaccessibles,
Impriment le respect ;
Tout tremble à leur aspect !
Malheureuses victimes !
Au fond de ces abîmes,
En vain, pour vous servir,
Mon cœur voudroit franchir
Ces tours horribles,
Inaccessibles.

Pendant ce couplet, DRAGON arrive, tenant d'une main une lanterne, non pas qu'il fasse encore tout-à-fait nuit, mais afin d'avoir de quoi allumer la lampe des deux Prisonniers. De l'autre main, il porte un panier qui contient leur souper. Il a l'air de s'impatienter, moins d'entendre chanter Julie, que des paroles qu'elle chante. A peine elle a fini ce second couplet, qu'il dit, en serrant les dents : Malheureuses victimes ! Oui, plaignez-les. Il n'y en a pas

un qui n'ait mérité cent fois pis..... Comme il comprend, par la ritournelle qui continue, que Julie va encore chanter, il dit, presque en colere : La voilà en train ; ah ! elle ne finira pas.

3.^{me} Couplet.

Dans cet asile
Sombre et tranquille ,
Ah ! bientôt un époux ;
De mon bonheur jaloux ,
Adoucira vos peines ,
Supportera vos chaînes !
Que ne puis-je avec lui
Partager votre ennui ,
Dans cet asile
Sombre et tranquille !

DRAGON qui, pendant ce dernier couplet, a posé son panier par terre, et sa lanterne sur la table, allume la lampe, arrange les assiettes, et, quand Julie a cessé de chanter, il dit :

Partager votre ennui, partager votre ennui !
Mais, de quoi diable se mêle-t-elle ? Ah ! je lui ferai bien défendre de chanter sa maudite complainte. Nous ne sommes déjà pas trop bons amis avec son mari futur qui voudroit, comme elle, voir s'envoler tous mes pensionnaires : oui dà, nous y mettrons bon ordre ; suffit ; j'en porterai mes plaintes au Gouverneur. Pour les punir, l'autre jour, j'ai étouffé les pigeons qu'ils s'amusoient à nourrir et à apprivoiser ; eh bien ! dès demain, je leur fais interdire toute promenade, toute communication avec qui que ce soit.
(Il continue d'arranger le couvert sur la table ; puis, après un moment de silence, il dit :)
Bon ! voici la retraite, ils ne peuvent pas tarder à rentrer : en attendant, buvons un petit coup.
(Il boit le vin des Prisonniers.) Autrefois, j'étois obligé d'aller au cabaret, quand je voulois

faire un petit extraordinaire , mais je me suis corrigé de ce vilain défaut là ; et c'est tout simple : au lieu de donner à chacun de mes Pensionnaires une bouteille de vin par jour , suivant l'ordonnance , eh bien ! je ne leur en donne qu'une demie..... (*Il goûte des différens plats , qu'il a apportés , les arrange sur la table , et , au fur et à mesure qu'il porte un morceau à sa bouche , il fait semblant de le cracher.*) Pouah ! Fi ! ah , maudit cuisinier , empoisonneur du diable ! (*Il se verse bien vite un verre de vin qu'il avale pour se rincer la bouche.*) Empoisonneur ! non ; car , comme dit le Gouverneur ; si on nourrissoit les prisonniers avec de la paille , il faudroit leur donner la litière , et il a raison.

(*Il veut encore boire , mais , s'apercevant que la bouteille est presque vide , il la remplit avec de l'eau. --- Tandis que Dragon goûtoit les viandes , on a entendu battre la retraite , et , à peine le bruit du tambour a cessé , que le Major , le Capitaine , et les deux Prisonniers rentrent en scène.*)

SCENE VI.

Les Précédens , LE MAJOR , LE CAPITAINE ,
LE CH. DE LATUDE , D'ALEGRE.

(*Pendant cette scene , la nuit devient tout-à-fait noire ; on a entendu un commencement d'orage et vu quelques éclairs.*)

LE CAPITAINE , entrant avec les deux Prisonniers , leur dit :

EMBRASSONS-NOUS , mes amis , et soyez assurés que , dans trois jours , nous viendrons vous revoir.

LE MAJOR, *les embrasant à son tour :*

Oui, dans trois jours, soyez-en bien certains. (*Il s'essuie les yeux, après avoir serré fortement les deux Prisonniers dans ses bras.*)

La présence de Dragon gênant les autres interlocuteurs, cette scène, coupée par le prélude de l'orage, se passe plus en pantomime qu'en dialogue. Le Major et le Capitaine sortent à pas lents, en regardant les deux Prisonniers. Ils emportent le portrait de Julie que d'Alègre leur a remis. Dragon sort avec eux et ferme la porte à double tour.

SCENE VII.

LE CH. DE LATUDE, D'ALÈGRE.

(*L'orage commence, et les deux Prisonniers préparent, en silence, une partie de ce qu'il leur faut pour s'évader.*)

D U O.

(*Les effets tour à tour pittoresques et terribles de ce morceau proviennent 1°. des diverses positions des interlocuteurs ; 2°. de la magie des décorations, et, surtout, de l'orage qui se prolonge jusques dans l'entre-acte*)

LE CH. DE LATUDE, D'ALÈGRE.

(*Ils tirent leurs effets de la trappe faite dans le double plancher.*)

HATONS-NOUS et craignons d'être pris en défaut !

LE CH. DE LATUDE.

Bon ! voici la petite échelle,

D'ALÈGRE.

Et la pelotte de ficelle.

(*Ensemble.*)

N'oublions rien, emportons ce qu'il faut.

D'ALÈGRE.

Il ne faut plus que du courage.

(Ils s'approchent de la cheminée , et attachent leur bagage
à une corde.)

LE CH. DE LATUDE.

Il nous faut plus que du courage,
Il faut de la célérité,

D'ALÈGRE.

Facilement , grace à l'orage ,
A la pluie , à l'obscurité ,
Nous établirons nos échelles
Et tromperons les sentinelles.

LE CH. DE LATUDE , montant dans la cheminée :

Je vais établir les échelles
Et surveiller les sentinelles.

D'ALÈGRE , resté seul dans la chambre , invoque le ciel.

Dieu juste ! Dieu puissant , daigne écouter mes vœux !
Arbitre souverain de notre destinée ,
Confonds la haine à nous perdre obstinée ;
Que nos Argus , éblouis de tes feux ,
Soient saisis d'épouvante ,
Et que la crainte les tourmente !

(Il s'aperçoit que le bagage est tiré par la corde dont le
Chevalier , arrivé en haut de la cheminée , tient le bout ;
en conséquence , d'Alègre porte la main au bagage , afin
d'en assurer la direction. --- Le tonnerre éclate avec
force.)

LE CH. DE LATUDE , tirant à lui le bagage qui est dans la
cheminée :

Le ciel seconde nos projets.

D'ALÈGRE , sous le manteau de la cheminée , debout , répète ,
avec les démonstrations de la joie la plus vive , ce qu'il
entend dire à son ami.

Le ciel seconde nos projets.

LE CH. DE LATUDE.

Je ne vois point de sentinelle.

D'ALÈGRE.

Il ne voit point de sentinelle.

LE CH. DE LATUDE.

Bon ! bon , voici tous nos paquets.

D'ALÈGRE.

Bon ! bon ! il a tous nos paquets.

LE CH. DE LATUDE.

J'ai déjà placé notre échelle.

D'ALÈGRE.

Il a déjà placé l'échelle !

(Ici le tonnerre redouble. D'Alègre , au moment de monter dans la cheminée , se jette à genoux et invoque le ciel , avec la ferveur du sentiment le plus expressif.)

Dieu juste , Dieu puissant , daigne écouter mes vœux !
Arbitre souverain de notre destinée ,
Confonds la haine à nous perdre obstinée ,
Que nos Argus éblouis de tes feux ,
Soient saisis d'épouvante ,
Et que la crainte les tourmente !

D'Alègre monte dans la cheminée. A peine a-t-il disparu aux yeux des Spectateurs , que le rideau se baisse. --- Le tonnerre diminuant peu à peu , l'on juge , par ce que joue l'Orchestre , que le calme se rétablit tout-à-fait.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

A C T E I I.

LES deux Prisonniers s'étant évadés entre 10 et 11 heures du soir, sont supposés avoir passé la nuit à percer une muraille et à surmonter les autres difficultés rapportées dans les Mémoires de M. de Latude. Conséquemment, en commençant ce second Acte, nous nous trouvons tout naturellement à la fameuse journée du Mardi 14 Juillet 1789, à 6 heures du matin.--- L'orage a cessé. Le Théâtre représente la campagne, à un quart de lieue de Paris, sur la route de Vincennes. D'un côté, est la maison de M. de St.-Yon, bâtie en pierres de taille, avec un grand balcon au-dessus de la porte. De l'autre côté, sont une auberge et un cabaret. L'une a pour enseigne, Le Véritable Pere Duchêne, représenté fumant sa pipe, ayant pour devise : Castigat bibendo mores : l'autre enseigne, plus rapprochée de l'avant-scène, a pour titre : Aux Droits de l'Homme, et représente la caricature intitulée : Le Souhait accompli. C'est un gros Prélat, en soutanne violette, embrassé par un jeune et fringant Militaire et par un bon vieux Paysan, maigre et sec, ce qui fait allusion à l'égalité des conditions, et rappelle la réunion des trois Ordres, qui a précédé et amené la Déclaration des Droits de l'Homme. Au-dessous de cette caricature, on lit ces mots : Voilà comme j'avions toujours désiré que ça fût.---Le rideau du fond du Théâtre offre en perspective un paysage riant, en avant duquel est une meule de paille, dont quelques bottes séparées sont appuyées contre la meule, de manière à offrir des sièges assez commodes pour s'y asseoir.

S C È N E P R E M I È R E.

LE PERE DUCHENE, seul.

(Il y a, devant la porte de l'Auberge et devant celle du Cabaret, des tables étroites et des bancs, comme on en voit aux Guinguettes des environs de Paris. --- Le Pere Duchêne sort de chez lui et met sur la table, qui est près de sa porte, une volaille, une salade et des fruits,)

E

LE PERE DUCHÊNE, *assis et plûmant sa volaille.*

A LA nôce de Mamselle Julie , il ne faut rien qui ne soit , comme elle , ben gentil , ben apétissant et servi d'un propre , que l'eau vous en vienne à la bouche , rien que d'y regarder. Je me sens tou aise , morbleu , quand je songe que ste jolie enfant là épouse un galant homme , un brave militaire ! Oui , brave , millesieux ! Jé l'ai vu à l'abordage , et , vingt-cinq mille tonnes de poudre à canon ! aujourd'hui qu'il va mouiller l'ancre et entrer , à pleines voiles , dans la rade du mariage , nous verrons , nous verrons ce qui en arrivera..... Il a couché cheu nous , ce brave homme , mais il est déjà levé..... Je l'entends qui vient par ici..... Voyons quoi ce qui va me dire.

SCENE II.

LE MAJOR, LE PERE DUCHÊNE.

LE MAJOR, *sortant de la maison du Pere Duchêne.*

Eh bien ! Pere Duchêne , tout sera-t-il prêt , comme nous en sommes convenus ?

DUCHÊNE.

Sans doute , mon Officier , que ça sera prêt ; et , mille pétarades ! comment aurois - je pu oublier quelque chose ? J'ai tout mis en écrit.

LE MAJOR.

Voyons donc votre menu.

DUCHÊNE.

Le voici.

DUCHÈNE.

Voici notre premier service.

LE MAJOR.

Bon ! voyons le premier service.

DUCHÈNE, lisant sur le menu :

Potage au choux, au riz, au vermicel,
 Beau bouilli, volaille au gros sel,
 Tête de veau; plus, fraise au naturel,
 Petits pâtés, une grosse saucisse,
 Ragouts au blanc, garnis de riz de veau,
 Pigeons dodus, gigot à l'eau,
 Perdrix au coulis de lentilles,
 Boudin blanc et tourte d'anguilles.

LE MAJOR.

Le tendre objet qui fait seul mon destin
 Sera content, je crois, de ce brillant festin.

* *Ma foi ! vive Duchène, et tout ce qu'il apprête ;*
 Il s'entend par merveille à donner une fête !

DUCHÈNE.

Le tendre objet qui fait votre destin
 Sera content, je crois, de ce brillant festin.
 Oui, oui, vive Duchène, *et tout ce qu'il apprête ;*
 Je m'entends à merveille à donner une fête.

Ensemble.

LE MAJOR.

Le tendre objet qui fait seul mon destin
 Sera content, je crois, de ce brillant festin.
Ma foi ! vive Duchène, et tout ce qu'il apprête ;
 Il s'entend par merveille à donner une fête !

LE MAJOR.

(Tandis que le Major lit, un Garçon de Théâtre ouvre la porte, les volets et les fenêtres de la maison de M. de Saint-Yon.)

Mais du roti, des entremets,
 Voyons les différens objets.

(Il prend le menu des mains de Duchène.)

Primo, jambon,

* Il est inutile, sans doute, de prévenir que les vers imprimés, en lettres italiques, sont de Boileau, dans la troisième satire.

DUCHÈNE,

De superbe apparence,
Et je réponds qu'il est vrai *jambon de Mayence*.

LE MAJOR.

Fort bien ! Primo jambon, cailles, faisans, perdreaux,
Poulets, canards, chevreuil et dindonneaux;
Plus, deux lapins,

DUCHÈNE.

D'une chair blanche et molle
Piqués, bardés exquis, croyez en ma parole.

LE MAJOR, *riant*.

Je vous crois *sur parole*;
Piqués, bardés, exquis, *d'une chair blanche et molle*.

DUCHÈNE, appuyant ses mains sur sa poitrine, pour affirmer
ce qu'il dit, répète :

D'une chair blanche et molle,
Piqués, bardés, exquis, croyez en ma parole.

LE MAJOR, après avoir parcouru le menu, le remet à
Duchène, et dit :

Ma foi ! tout est parfait, il le faut confesser,
Et, Duchène, aujourd'hui, s'est voulu surpasser.

DUCHÈNE met le menu dans sa poche, et compte sur ses doigts
les mets qui suivent :

Puis, suivant la coutume,
Quelqu'excellent légume :
Artichaux, épinards, choux-fleurs, cardons au jus,
Crème au citron, salade, œufs au verjus.
En tout, Monsieur, je veux vous satisfaire.
Bons vins vieux, beaux fruits, bonne chère,
Sont bien, je crois, ce qu'il faut pour vous plaire ?

LE MAJOR.

Oui, mais n'oubliez pas les glaces, les liqueurs.

DUCHÈNE.

Vous en aurez, Monsieur, de toutes les couleurs ;
A l'orange, au cédras, ananas et vanille.

LE MAJOR.

Très-bien ! quant au café, chargez-en votre fille.

DUCHÈNE.

Oui, peur de l'oublier, j'en chargerai ma fille.

LE MAJOR.

Ensemble. { Le tendre objet qui fait seul mon destin
Sera content, je crois, de ce brillant festin.
Ma foi ! vive Duchène, et tout ce qu'il apprête ;
Il s'entend par merveille à donner une fête !

LE PERE DUCHÈNE.

{ Le tendre objet qui fait votre destin
Sera content, je crois, de ce brillant festin.
Oui, oui, vive Duchène, *et tout ce qu'il apprête ;*
Je m'entends à merveille à donner une fête.

(Pendant la fin du Duo, le Capitaine et son ami, M. de St-Yon, se mettent à la fenêtre du coin, en face des Spectateurs, dans une galerie étroite, au premier étage, où l'on aperçoit le portrait de Julie attaché à la tapisserie.)

SCENE III.

LE CAPITAINE, LE MAJOR, M. DE SAINT-YON,
LE PERE DUCHENE.

LE CAPITAINE.

BRAVO, mon Gendre, voilà ce qui s'appelle
faire noblement les choses.

Noblement ! C'est être prodigue à l'excès. Sans doute, notre ami, vous n'exigez pas que, pour faire honneur au talent de mon voisin Duchêne, nous consentions à courir les risques d'une belle et bonne indigestion.

LE MAJOR.

Moi, Monsieur ! oh..... je..... je n'exige rien, pourvu qu'à l'instant même vous m'accordiez la permission de voir Julie. Si vous saviez combien je regrette tous les momens que, depuis hier, j'ai passé loin d'elle !

(Le Capitaine et M. de St.-Yon, faisant signe au Major qu'il peut entrer, se retirent de la fenêtre, pour aller le recevoir dans l'intérieur de la maison.)

SCENE IV.

LE PERE DUCHENE, *seul.*

LE PERE DUCHÊNE,

MILLE noms de grenades enflammées ! comme il se dépêche. On a bien raison de dire que, pour aller vite en besogne, il n'y a que les amoureux. Stâpéndant, qu'eux domnage que ça ne dure pas toujours, et qu'à peine les trois quarts ont tâté du mariage que tout ce beau feu là se dissipe en fumée ; mais parlons pas de ça davantage, j'apperçois Suzon. *(Il range sa volaille, ses fruits.)* La petite com-mere ! si elle m'entendoit, voudroit que je

lui expliquisse ce que c'est que ce feu , ste fumée , et drès qu'une fois Mamselle viendrait tant seulement à s'en douter , m'est avis qu'elle m'en feroit de belles..... Ho , ho ! je n'ai pas besoin de tout ce tintoin-là. Sa sœur , que j'ai été obligé de marier , y a huit jours , à mon voisin , M. de La Pinte , a la tête vive , mais stelle-ci , je crois que c'est encore pis. Chut ! la voici..... faisons semblant de ne la pas voir.

S C E N E V.

LE PERE DUCHENE, DRAGON, SUZON.

Suzon, à Dragon.

TENEZ , Monsieur , c'est là. (*Elle lui montre la porte de la maison de M. de Saint-Yon , dans laquelle Dragon , qui tient une lettre à la main , entre ; puis elle accourt près de son pere.*) Ah ! mon Papa , si vous saviez tout ce que j'ai vu !

DUCHÈNE.

Eh bien ! qu'est que t'as donc vu , mon Enfant ? Conte-moi tout ça.

SUZON.

Je n'ai pas été jusqu'à la barriere , dà , car tout le long du chemin , voyez-vous , j'ai rencontré tant et tant de monde qui alloit , qui venoit , se parloit , se quittoit , d'un air terrible , que j'ai eu peur , et je sis revenue bien vite avec ce Monsieur , qui , par bonheur , avoit

affaire chez M. de Saint-Yon , car je n'aurois jamais osé revenir toute seule.

DUCHÊNE.

Ah ! je le crois , vous autres femmes , vlà comme vous êtes , l'ombre d'un chapeau ou d'une moustache vous fait souvent plus de peur que la réalité-

SUZON.

Ah ben oui ! faut pas dire ça , mon Pere , car où de ce que je deviens il y avoit de grands Messieurs tout pâles , tout tremblans , et qui , je les ai ben vus , peut-être , avoient tout aussi peur que moi. Nous sommes perdus , qui disoient tous , c'est ste nuit qu'on assiége Paris.....

DUCHÊNE.

Qu'on assiége Paris, mille tonnerre de boulets rouges ! Est-ce que ça seroit du sérieux donc ?

SUZON.

Ah ! surement , mon Papa , que c'est du sérieux , car j'ai entendu le tocsin qui sonnoit de tous les côtés ; et puis on crioit aux armes , Citoyens , aux armes ! Vlà le feu de ce côté-ci , les canoniers , l'armée , les brigands , de ce côté là ; mais tenez , tenez , voilà mon Frere et ses camarades qui reviennent de patrouille , ils vous conteront encore tout ça mieux que moi..... *(Elle va dans le fond du Théâtre faire signe à la patrouille , qu'on n'apperçoit pas , d'approcher ; puis , elle eleve la voix en disant :)* Mais, venez donc par ici !..... Non ; et pourquoi ça ?..... Papa , ils vont rentrer de l'autre côté , par la grande porte de la rue.

DUCHÊNE.

DUCHÈNE.

Eh bien ! laisse-les faire , et va leur dire que
je sis à eux dans un instant.

SUZON.

Oui , mon Papa.

DUCHÈNE.

Surtout qu'on ne déjeune pas sans moi.....

SUZON.

Non , mon Papa.

DUCHÈNE.

Car , déluge de mitrailles ! je parie que mon
Gendre va régaler , comme de petits rois , tous
ces braves soldats qui sont ici depuis deux jours ,
et qui viennent à notre secours. La Pinte a
raison , morbleu , de fêter ces honnêtes gens là :
et vous , Mamselle , ne vous avisez pas aujour-
d'hui de faire , comme hier , la sucrée , la mi-
jaurée , la..... (*Il apperçoit du monde qui
sort de la maison de M. de Saint-Yon , ce qui
le distrait et lui coupe la parole.*)

Suzon , en entrant dans la maison de son beau-frere , dit
finement , en faisant une jolie petite grimace :

Oh ! sans doute , il faudra se prêter à toutes
les fantaisies de ces Messieurs.....

S C E N E V I.

LE PERE DUCHENE , LE CAPITAINE , LE MAJOR ,
JULIE , M. DE SAINT - YON ET DRAGON.

(*Le Pere Duchêne entre un moment chez lui pour y remettre
sa volaille , sa salade et ses fruits.*)

F

LE CAPITAINE, à Julie.

CONSOLE-TOI, ma Fille, nous reviendrons bientôt.

LE MAJOR *relit, en marchant, la lettre apportée par Dragon.*

Non, je ne peux pas encore y croire ; et surtout qu'ils aient pu échapper à la vigilance des rondes et des sentinelles !

DRAGON.

Cela est pourtant bien vrai, et ils s'y sont pris tout comme la copie du procès verbal qui est dans la lettre vous en fait foi. M. le Gouverneur m'a aussi commandé de remettre, en venant vous chercher, leur signalement à toutes les Maréchaussées des environs, et c'est ce que j'ai fait.

M. DE ST.-YON.

Allons, mes amis, on n'attend que vous pour juger la garde et tenir le conseil de guerre, hâtez-vous de vous y rendre, afin d'en être plutôt de retour. Je vais vous accompagner un bout de chemin ; ensuite je reviendrai tenir compagnie à la belle Julie.

LE MAJOR : *appercevant Duchêne qui sort de son Auberge, et en ferme la porte à la clef, va au-devant de lui et lui dit :*

M. Duchêne, un événement qu'il étoit impossible de prévoir, retarde la célébration de mon mariage ; ainsi, le repas que vous deviez nous servir à dîner sera pour ce soir ; peut-être pour demain.

DUCHÊNE.

A vous parler franc, mon Officier, je n'en suis pas fâché ; j'ai aussi une partie de plaisir

à laquelle j'aurois eu regret de ne pas rester.....
(en les regardant aller et entrant chez son Gendre.) Par ma foi ! c'est une merveille , et jamais contre-tems n'est arrivé plus à propos !

JULIE , dans le fond du théâtre, baisant la main de son Pere :

Adieu , mon Pere ! *(Elle reste un moment à le suivre des yeux , et revient tristement sur l'avant-scène.)*

SCENE VIII.

JULIE , seule.

JULIE.

MALHEUREUSE Julie ! hélas ! peut-être ceux que l'on mande comme juges , seront-ils bientôt accusés d'avoir favorisé une évasion , qu'en effet il semble impossible d'avoir pu effectuer sans quelques secours..... Oni , l'amitié du Major , celle de mon Pere , pour les deux infortunés qui ont brisé leurs fers , cette amitié peut les rendre suspects !..... *(Pendant la ritournelle du morceau qu'elle va chanter , elle s'assied un moment et essuie ses larmes.)*

RÉCITATIF.

Hélas ! ce jour tant souhaité
 Verroit-il s'accomplir un funeste présage !
 Amour , puissant amour ! ah ! soutiens mon courage ;
 Achève aujourd'hui ton ouvrage ;
 Dissipe les terreurs de mon cœur agité !

Cantabile.

Je vois s'éloigner ce que j'aime,
 Un Pere, un Amant, un Epoux;
 Pour eux, en ce désordre extrême,
 Du malheur je prévois les coups.
 Ces lieux pour moi si pleins de charmes,
 Ces lieux témoins de ma douleur,
 Auront donc vu couler mes larmes
 Et s'évanouir mon bonheur !

Allegro agitato.

Non, non, plus d'espérance !
 En vain de toutes parts,
 Je porte mes regards;
 Un intervalle immense,
 En ce cruel moment,
 D'un Pere et d'un Amant
 A jamais me sépare.
 O Ciel ! entends mes vœux,
 Protège-les tous deux !
 Mais la douleur m'égare,
 Quand le destin barbare,
 En ce cruel moment,
 Pour jamais me sépare
 D'un Pere et d'un Amant.

(Candida que Julie achève cet allégo agitato,
 Sur son ore du cabaret, examine Julie, l'écoute
 et rentre pour aller chercher Coquette)

Julie, seule ?

Le hasard qui fait concourir le jour choisi pour mon
 mariage, à la Campagne, avec cet événement inégal
 deviendra un indice de plus. On dira que pour ôter
 tout soupçon de complicité . . . Mais on m'entraîne
 des pressentiments, qui, peut être aussi n'ont d'autre
 réalité que les fantômes de mon imagination !

Scène VIII.

Julie, Coïnette, & Suzon

Coïnette & Suzon ayant entendu une partie de ce que vient de dire Julie, l'abordent pendant la ritournelle du Trio, avec l'air d'un grand intérêt; & elles expriment par des jeu pantomimique, à quel point elles partagent sa tristesse.)

Trio.

TOINETTE ET SUZON.

CONSOLÉZ-VOUS, belle Julie,
Votre Pere va revenir,
Et votre Epoux va, pour la vie,
Changer vos larmes en plaisir.

JULIE.

Ah ! laissez la triste Julie ;
Je ne les vois point revenir :
Leur retour peut seul, pour la vie,
Changer mes larmes en plaisir.

Las ! avec moi cessez de feindre,
Vous partagez notre malheur,
Et, quand mon cœur a tout à craindre,
Respectez au moins ma douleur.

H

JULIE.

Las ! avec moi cessez de feindre,
 Vous partagez notre malheur,
 Et, quand mon cœur a tout à craindre,
 Respectez au moins ma douleur.

Ensemble.

TOINELTE ET JULIE.

Comme vous nous sommes à plaindre
 Nous respectons votre malheur :
 Quand notre cœur a tout à craindre,
 Nous partageons votre douleur.

TOINETTE.

Bientôt, j'aime à le croire,
 Les plus brillans succès
 Calmeront nos regrets.

JULIE.

Espérance illusoire !
 Que ne puis-je vous croire !

SUZON, *avec légèreté.*

Pour conquérir la liberté,
 Mon Pere dit qu'à la Patrie
 On doit sacrifier sa vie,
 Mais à notre crédulité
 Je crains, ma Sœur, qu'il n'en impose.

TOINETTE,

Est-il une plus belle cause ?

SUZON, *avec finesse et espièglerie :*

La vie est une belle chose !
 Et, n'importe pour quelle cause,
 A la perdre, quand on s'expose,
 Ma Sœur, c'est jouer trop gros jeu.

TOINETTE, *d'un ton grave et digne :*

Ma Sœur, vous m'étonnez un peu.
 Lorsque mon Pere, à la Patrie,
 Dit qu'il faut dévouer sa vie,
 Pour conquérir la liberté,
 Mon Pere dit la vérité.

(59)

SUZON, *riant* :

La vie est une belle chose !

TOINETTE, *très-sévérement* :

Est-il une plus belle cause ?

JULIE, *essuyant ses larmes, est assise sur un banc de gazon, adossé à la première coulisse* :

Hélas !..... par pitié..... Je frémis ;

Vous..... vous redoublez mes ennuis.

TOINETTE ET SUZON.

Consolez-vous, belle Julie,
Votre Père va revenir,
Et votre Epoux va, pour la vie,
Changer vos larmes en plaisir.

Ensemble.

JULIE.

Ah ! laissez la triste Julie,
Je ne les vois point revenir ;
Leur retour seul peut, pour la vie,
Changer mes larmes en plaisir.

(On entend un grand bruit, et l'on a vu quelques
carabiers de Mareschallée courir et traverser la
scène derrière la Maule de Paille.)

Julie.

Où vont-ils ! ah ! dérobon-à tous les yeux
mes tocoures et mes larmes.

(Ils rentrent précipitamment dans la Maison
de M. Desfontaines.)

Scene IX.

Coimette, Sutton, Le pere Duchêne, M. de la
Pinte, Soldats de différents Régiments;
Ensuite M. de St. Yon, les paysans pay sames,
une Brigade de Mareschaussée et les deux
prisonniers.

(Coimette et Sutton ayant entendu du bruit, ont d'abord
couru du côté du hault de paille, mais elles ne trouvent
rien et s'en vont à la porte du Cabaret.)

Coimette, appelle enfin à la fenêtre au dessus
et à la porte du Cabaret.

Mon Pere, Mes amis, Il faut descendre;
C'est la Mareschaussée qui va arriver
quelqu'un.

Sutton

Venez vite; oh! que de monde qui
court.

Coimette, continuant d'appeler.

Le pinte, vien & voir ça aussi mon
boulhomme !

(Le pere Duchêne, M. de la Pinte, quelques
Soldats sortent du Cabaret, et s'avancent
Du Côté ou l'on a vu couvrir la Marseillaise)

LE PERE DUCHÊNE, avec beaucoup d'émotion.

Que vois-je ! Deux hommes arrêtés, liés,
garottés comme des criminels !..... Ah ! mille
morts ! si c'étoit quelques - uns de ces braves
Militaires qui, de tous les points du Royaume,
viennent se réunir à nous, et que l'on arrêtât
comme déserteurs.....

UN SOLDAT.

Que dites-vous ? Allons, Camarades, n'im-
porte quels ils soient ; ils sont malheureux, il
faut les délivrer.

M. DE ST.-YON, suivi des Paysans et Paysannes , arrivé assez à tems pour entendre ce que vient de dire le Soldat , s'avance , l'arrête court , en lui prenant la main , et dit :

Sans doute vos intentions sont louables , mais si ces hommes sont des voleurs , ou quelques-uns de ces brigands qui désolent nos campagnes ?

LE SOLDAT.

Eh bien ! nous les livrerons nous-mêmes à la justice ; mais , dans le doute , nous ne souffrirons pas que des innocens soient traités comme des coupables. Allons , Camarades , allons chercher nos armes.

DUCHÊNE.

Mes Amis , ces malheureux approchent ; nous allons les arrêter au passage. Vous , faites le tour par la porte de la rue , et revenez du côté de cette meule , alors il est impossible qu'ils nous échappent.

(Les Soldats entrent , avec Lapinte , dans le cabaret. Les autres Personnages se rangent le long de la maison de M. de St.-Yon , afin que la Maréchaussée , ne voyant personne , ne se défie de rien et soit moins sur ses gardes.)

M. DE ST.-YON qui s'étoit avancé jusqu'à la dernière coulisse , revient , en disant :

Non , ce ne sont point des criminels ; ce sont deux prisonniers échappés , cette nuit , de la Bastille. J'en suis sûr , j'ai reconnu l'infortuné Latude..... Je l'ai reconnu..... Oui , c'est lui tel que je l'ai vu autrefois , après sa première évasion de Vincennes , et tel que son signalement , que j'ai lu ce matin , le désigne. (Il baisse la voix.) Il va paroître. Chut ! De la prudence et du courage.

CHOEUR DIALOGUÉ.

M. DE ST.-YON.

Paix ! mes amis , du silence ;
Agiſſons avec prudence.

LE CHOEUR.

Il faut garder le ſilence
Pour agir avec prudence.

M. DE ST.-YON.

Par ici , cachez-vous bien ;
Qu'ils ne ſe doutent de rien.

LE CHOEUR , *ſe reculant , et ſerrant les rangs.*

Par ici , cachons-nous bien ;
Qu'ils ne ſe doutent de rien.

(*Il y a un inſtant de grand ſilence , pendant lequel
M. de St.-Yon ſ'avance ſeul , l'épée à la main , pour
regarder ſi les Prifonniers approchent.*)

M. DE ST.-YON.

Bon ! les voici ! bas les armes !

LE CHOEUR *ſ'avance et répète :*

Bas les armes ! Bas les armes !

LA MARÉCHAUSSÉE.

Imprudens , retirez-vous !

LES FEMMES.

Ciel ! diſſipe nos alarmes !

LES DEUX PRISONNIERS.

Citoyens , ſecourez-nous !

Citoyens , protégez-nous !

LA MARÉCHAUSSÉE.

Imprudens , retirez-vous ,
Redoutez notre courroux.

(*Il réſulte de cette première rixe , entre les Paysans et la
Maréchauffée , que l'avantage eſt pour celle-ci ; mais
ſ'étant avancés , au milieu du Théâtre , et retrogradant ,*

en entraînant les deux Prisonniers , les Cavaliers trouvent , auprès de la meule de paille , les soldats qui s'opposent à leur passage et les couchent en joue.)

LES SOLDATS.

Bas les armes ! Bas les armes !

LA MARÉCHAUSSÉE.

Camarades , que faites-vous ?

Imprudens , retirez-vous.

LES FEMMES.

Ciel ! dissipe nos alarmes.

LES DEUX PRISONNIERS.

Citoyens , secourez-nous !

Citoyens , protégez-nous !

LE CHOEUR , *avançant avec les Soldats qui font le geste de tirer.*

Bas les armes ! Bas les armes !

Redoutez notre courroux.

(Les Cavaliers , entraînés sur l'avant-scène , et vaincus par le nombre , rendent les armes aux Paysans , qui leur prennent même leurs sabres. M. de St.-Yon et le Pere Duchêne coupent les liens des Prisonniers.)

LE CH. DE LATUDE ET D'ALÈGRE.

Ah ! quelles obligations !..... Quelle générosité !
..... Comment jamais reconnoître ?.....

M. DE ST.-YON.

Votre aventure m'est connue. J'ai tout su par le Geolier de votre prison qui , ce matin , a apporté ici votre signalement et l'ordre de vous arrêter. Il nous a raconté les moyens surnaturels dont vous vous êtes servis pour devenir libres. *(A tous les Interlocuteurs.)* Citoyens ! je suis garant de l'innocence de ces deux infortunés. Si nous voulons marcher dans les sentiers de la liberté , ils nous ont donné de grands
exemples

exemples à suivre. Empressons-nous donc d'honorer leur malheur, leur courage et leur vertu.

LE CH. DE LATUDE ET D'ALÈGRE.

Quel surprenant langage !

M. DE ST.-YON, à la Maréchaussée.

Et vous, nos Freres d'armes, pouvez-vous, sans honte, abuser de vos honorables fonctions pour arrêter deux Citoyens, détenus injustement, et dont le seul crime est d'avoir su conquérir leur liberté, par une constance et des travaux inconcevables ?

DUCHÈNE.

Sans doute ; et, cinq cent milliards de démons ! vous ne voyez donc pas que..... Mais, tenez, croyez-moi, venez-vous en avec nous. Nous allons vous bien régaler, et je veux que la Seine se change en vin de Bourgogne, si vous en avez jamais le plus petit regret.

(On emmène boire la Maréchaussée que l'on fait asseoir sur les bancs, entre l'antre et le cabaret.)

LE CH. DE LATUDE, à d'Alègre.

Cher ami ! quel bonheur est le nôtre ! Ah ! quand nous échappons aux fers de nos bourreaux, oublions que nos membres meurtris, et nos mains ensanglantées, nous laissent à peine la force dont nous avons besoin pour exprimer l'excès de notre reconnoissance.

(Ils tiennent une de leurs mains cachée dans leur veste, et l'autre enveloppée dans leur mouchoir. --- On les fait asseoir sur le premier banc qui est devant le cabaret.)

M. DE ST.-YON, aux deux Prisonniers.

Vous avez dû bien souffrir à la Bastille, et quelle patience il vous a fallu pour surmonter

tous les obstacles qui s'opposoient à votre évasion !

D'ALÈGRE.

Cela ne se concevra jamais. A mesure que, dans notre cheminée, nous arrachions une barre de fer, il falloit la replacer dans son trou, pour que, dans les fréquentes visites que nous essayons, on ne s'aperçût de rien ; et quand, dans une nuit entière, nous avions enlevé l'épaisseur d'une ligne de ciment, nous étions bien satisfaits.

LE CH. DE LATUDE.

Sans cesse le corps plié, les bras élevés, dans l'attitude la plus gênante, nous n'étions soutenus que par une petite échelle très-fragile, et que nous avons été six mois à faire.

LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quelle souffrance !

M. DE LA PINTÉ.

Pardon, mes bons Messieurs, mais les Prisonniers enfermés à la Bastille sont donc bien coupables, puisqu'on prend tant de soins de....

(D'alègre s'étant approché d'un tableau sur lequel se d^t. Yon aperçoit dans l'intérieur, le portrait de Bulie.) (*)

D'alègre
que vois je ? le portrait de Bulie ?

M. D. D^t. Yon.

hélas ! votre évasion fait couler des larmes. Son père et son épouse mandés par le Gouverneur, sont maintenant au Conseil de Guerre, pour juger les deux sentinelles qui

(*) Voyez ci devant page 27. comment ce portrait tient à la décoration. /.

Oatégorie

Qu'Entend je? ah! j'en puis douter, vous
êtes cet ami chez lequel (à l'écoute)

Malheureux que nous sommes! le Major, le
Capitaine sont retournés à la Bastille.

Dieux! si le Gouvernement les accusant injustement
d'avoir favorisé notre Évasion, alloit exercer
contre eux quelque acte de Barbarie

(On Entend un Tambour, dans le lointain qui bat
le pas de marche, ce qui fait regarder tout les
interlocuteurs, du côté d'où vient le bruit qui redouble.)

Cou à coup on aperçoit des bourgeois et des
Soldats, qui mêlés ensemble, arrivent en bon ordre,
suivis de deux Colonnes. plusieurs portent au bout d'une
levée d'étendard des trophées de leur victoire, tels que
des Crousses de selle, des chaînes, les règlements
de la Bastille, la Capitulation, la loi du M. Louis
ou Gouverneur, l'Échelle de Corde qui a servi à
l'évasion de deux prisonniers; Enfin le
dernier train est un Canon de rempart qui se
place au milieu du Théâtre.)

Scène X.

Les précédents, le Major, le Capitaine,
Bourgeois & Soldats armés

(Entade, d'alegre, Le Med. St. Yon courent au-devant
du Major & du Capitaine)

Entade

Ciel! par quel prodige! . . . Le Major!

D'alegre

Le Capitaine!

(C'est à quel Major, le Capitaine, Med. St. Yon,
Entade & d'alegre s'embrassent, le Tambour achève
un roulement, et le petit détachement des vainqueurs
de la Barrière, se range en demi-cercle sur la
Scène.)

Le Capitaine, à Entade & d'alegre.

Quelle surprise, et quel bonheur de vous retrouver
ici!

Med. St. Yon

Mais vous même, par quel hasard, & comment
ce retour précipité.

Le Major

A peine vous nous aviez quittés, vous approchiez
de la Barrière et alliez entrer dans Paris, qu'une

nous entendîmes le bruit sourd & répété des Canons
et de si facile annoncer le tumulte d'un siège & répandre
dans les faubourgs et dans la Campagne l'épouvante
et la consternation. Bientôt nous croyons venir
à nous ces braves Citoyens, ô Dieux, ô Mémoires!
leurs trophées, leurs cris de Victoire, tout nous
prouve qu'elles sont enfin tombées ces Cours dont
l'aspect odieux consternait jusqu'à l'innocence

(C'est elle à Surhon entrant dans la Maison
de M. de St. Yon pour aller prévenir Julie, du
retour de son père et de son amant)

D'atégorie.

Comment.

Latude.

Quoi la Bastille

Un Citoyen.

Où le patriotisme & l'enthousiasme ont tout fait,
Nous n'avons plus rien à craindre; nos
ennemis sont vaincus. Je les ai vu fuir, et le
fracas des pierres de la Bastille qui s'écroule,
joint à la terreur qui les poursuit, leur confirme
de proche en proche, d'écho en écho, la nouvelle
de notre Victoire.

M. S. T. Y on

Reconnaissons à cette sainte Insurrection, le premier Saut, l'instinct sacré de la liberté, qui osant tout, ne craignant point la Mort, triomphe pres qu'aujourd'hui des obstacles qui paroissent insurmontables, et fait de ces Miracles, et a bien plus d'énergie que la réflexion.

Scene XI. La Dernière

Julie, Coquette. Surton, et les précédents

Julie, sortant de sa Maison d'un air de S. T. Y on.

C'est lui, oui, c'est lui, j'en puis plus douter?
ah! mon pere! (Elle se jette au Col de son pere, et le tient étroitement embrassé) Non je ne vous quitterai plus, et l'univers entier ne saurroit vous arracher de mes bras.

Le Capitaine

Non Ma Chère Julie, nous ne vous quitterons plus; mais reviens à toi, j'apprends d'un événement qui détruit à jamais cette Caverne horrible, l'affroi d'un meilleur Citoyen, puis qu'elle étoit le patrimoine le plus précieux de d'importer. Contemple, admire ces glorieux Trophées; ils

appartiennent à ces héros, qui ont cimenté de
leur sang la liberté de leur patrie.

Julie.

O bonheur! o félicité pure! le Ciel a pris soin
de vos jours.

Datègre

ah! dans l'Etonnement et dans les premiers
transports de notre allégresse, ne Consultons que
notre Cœur; Et nous admirant Julie, nous
sentirons que si l'amour filial est la première des
Vertus, la reconnaissance est le premier des
devoirs.

Le Major

Où montrons au monde entier le français
dans toute sa gloire, et dans tout le charme
de son Caractère! que l'amour de l'humanité, que
notre respect pour la loi, que la Justice
président à nos moindres actions!

(Il fait avancer le soldat qui porte au bout
d'une pique l'Échelle de Corde qui a servi
à l'Évasion des deux prisonniers)

Saluez, que ce glorieux monument de votre
Courage et de votre industrie, soit suspendu
par vous au faite du Temple de la Liberté;

q'nil en des reime le premier Exophee, le plus
bel ornement!

Scène.

O bonheureux! o Délices inexprimables!
à peine mon âme peut suffire à ce dernier trait,
ah sans doute, celui qui soulagea mes douleurs,
en me réunissant avec les cachots du despotisme
à l'ami le plus cher, (il embrasse D'Aligre)
à toi mon cher D'Aligre, sans qui j'aurois fait
de vains efforts pour échapper à nos Tyrans,
(il fixe le Major avec un regard plein de feu)
celui la seul pouvoir combler tout es vœux de
mon bonheur, et me faire oublier, en un moment
trente cinq années de souffrance, de tourment,
et de captivité

D'Aligre

Cher Ami, que la surprise de jouir de
notre bonheur, que la joie universelle, Enfin que
l'absence de notre bonheur ne nous fasse pas
différer celui dont on jouir, pour j'aimais
notre premier bienfaiteur. C'en est fait; sans
nouveau, sans notre Evadion, Déjà l'hy men

auront Comblé des vœux, et Julie seroit la
plus fortunée des Femmes.

Le Capitaine, prenant la Main de Julie,
celle du Major, et les unissant

Quelle le devienne, en cet instant propice, où le
Ciel, répondant d'un autre bonheur de patrie, nous
les biens qui sont en sa puissance, O mes Enfants!
mes amis! réunissons nous tous par les liens
sacré de la fraternité! Jurons d'un seul
Cœur, au nom de la Vertu et de la
liberté que nous serons heureux par Dieu: Et
Dieu, qui nous entend, nous promet d'une sa
Clemence, une gloire immortelle!

Chœur.

Chaque jour au lieu de nos armées,
Citoyens, adressons nos chants religieux!
que les accents de nos âmes d'armées
s'élèvent jusqu'aux Cieux!
Courons à des autels honorer la Mémoire
de nos frères vainqueurs.
Comblés de bienfaits, Dieu, Couronne de gloire
la France et ses législateurs.

Fin du second et dernier acte.

